

# La Première Année de Guerre à Avallon

1914-1915

---

*M. le Ministre de l'Instruction publique, par sa circulaire du 3 mai 1915, a demandé aux Sociétés savantes de recueillir, pour le Comité des Travaux historiques, des notes sur les événements grands et petits qui se sont produits dans une ville, une bourgade ou une région. Cette enquête historique, distincte de celle que les municipalités devront faire au point de vue administratif, comprendra tout ce qui a trait aux manifestations de patriotisme, de bienfaisance et même « de vie spirituelle », ainsi qu'il est dit. Ces notes pourront puiser dans les lettres des soldats tout ce qui se rapporte à ces manifestations.*

## CHRONIQUE DE 1914

### JUILLET

Aux derniers jours du mois, la guerre paraît inévitable. Les soldats en permission traversent la ville les 29 et 30. Le 31, on parle de mobilisation, que des personnes confondent avec la déclaration de guerre. On s'attroupe dans les rues, on s'arrache les journaux ; déjà des ménagères assiègent les épiceries, en emportent de pleins paniers de provisions ; la monnaie se raréfie.

## AOUT

*Samedi 1<sup>er</sup>* (foire). — La mobilisation est annoncée à 4 heures 1/4 du soir au son de la caisse et, longuement, par les cloches sonnantes en volée à l'église Saint-Martin et en tocsin à l'église Saint-Lazare.

L'ordre de mobilisation est affiché.

Tout le monde est dans les rues, et l'émotion est grande ; on dirait l'arrivée de l'ennemi. On sonne encore à 9 heures, et tout le monde assez surexcité s'en étonne. Les gardes-voies partent à leur poste.

*Dimanche 2.* — Fête patronale de Saint-Lazare ; la même sonnerie retentit à 9 heures du matin. Ce sera tout ; à la déclaration de guerre, les cloches seront muettes.

Le courrier n'arrive pas, et les seules nouvelles venues on ne sait d'où sont des bruits contradictoires.

Le Conseil municipal vote 500 francs pour les familles de mobilisés : les œuvres de guerre vont entrer en activité.

*Lundi 3.* — Les départs des soldats s'effectuent toute la journée et se feront tous les jours jusqu'au 16. Le service d'ordre de la gare, occupée militairement, est fait par 20 hommes et 4 sergents du 204<sup>e</sup>. L'avenue est pleine de parents et d'amis qui reconduisent avec calme les partants. Tout le monde a confiance et s'imagine, à voir la décision des mobilisés, que la guerre sera de courte durée.

On commence la réquisition des chevaux dans la rue des Odebert, où, à tour de rôle, toutes les communes amèneront leur cavalerie.

Après midi, une affiche annonce l'état de siège et règle la circulation. Des bruits circulent déjà sur de

prétendues tentatives d'espions : on aurait voulu faire sauter le pont du chemin de fer, à Valloux. On lit la proclamation du Président de la République et des Ministres concernant la mobilisation.

Des gardes civils militarisés, au nombre de 14 volontaires, distingués par un brassard vert, sous les ordres de M. Moreau-Gillet, forment des postes de jour et de nuit à la tête des rues ou à leur intersection. Ils inspectent les voitures et autos qui passent ; il n'y a pas d'incidents importants à signaler dans ce service. Les piétons doivent être munis d'un laissez-passer.

Les armuriers portent par ordre leurs armes à la mairie ; ils sont suivis des chasseurs, qui arrivent à la file et à qui leurs fusils sont bientôt rendus.

*Mardi 4.* — Des commissions aux vivres partent dans la campagne acheter des subsistances. Les bœufs du Morvan vont arriver en troupes à l'abattoir.

Les journaux manquent. Des voyageurs communiquent deux journaux de Paris sur simple feuille ; on y apprend la déclaration de guerre. Un premier télégramme est affiché à la sous-préfecture, et tous les jours il en sera de même. On y voit la déclaration de neutralité de l'Italie et le remaniement du ministère.

Un avis fait savoir que les hommes valides désireux de se rendre utiles et de gagner leur journée, peuvent aller dans la campagne travailler à la moisson ; mais l'avis a peu d'effet.

Des prières sont dites tous les jours dans les deux églises et ne cesseront pas, à Saint-Lazare, durant toute l'année de guerre ; elles sont très suivies.

*Mercredi 5.* — Une dépêche placardée le soir, à 10 heures, annonce que la guerre est déclarée. On

affiche le message du Président de la République aux Chambres.

Les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ouvrent une souscription pour les familles de mobilisés ou nécessiteuses du fait de la guerre. La première liste, publiée par la *Revue de l'Yonne* du 6, est de 532 fr. Deux autres comités se forment : à la sous-préfecture et à la mairie.

*Jeudi 6.* — Les Conférences sont sollicitées par les comités de s'associer, et la *Revue* du 9 annonce que la fusion est faite avec un seul bureau. A cette date, il a été recueilli 3.000 francs, et, au 19 août, il y aura près de 6.000 francs. Déjà, 153 familles sont secourues et le Fourneau est rouvert. Le bureau se réunit deux fois par semaine, sous la présidence de M. Corniau, conseiller municipal. L'œuvre cessera lorsque l'État prendra les allocations à sa charge.

*Vendredi 7.* — Les dépêches arrivent assez régulièrement. Les communiqués officiels de la guerre sont affichés d'abord à la sous-préfecture, puis, plus tard, en même temps, à l'hôtel de ville, puis encore aux Cousins. Toute la journée le public s'y porte ; on dévore les dépêches ; on croit à des actions décisives dès l'entrée en campagne.

*Samedi 8.* — Les trains sont rétablis pour les civils, mais sans régularité, et les moindres voyages sont longs par suite des arrêts. Des bruits de grandes batailles circulent ; on s'en prend aux dépêches affichées de l'ignorance où se trouve le public relativement à des nouvelles qu'on aurait vues publiées à Auxerre ou à Troyes. Le sous-préfet est obligé de placarder un avis qui déclare que toutes les dépêches reçues sont aussitôt et fidèlement annoncées.

La *Revue de l'Yonne* publie tous les soirs les communiqués qui sont fort recherchés. Le journal d'Avallon n'a pas cessé de paraître durant la guerre, et, dès le 9 août, outre l'édition habituelle du dimanche et du jeudi, il paraissait tous les soirs sur une feuille pour annoncer les dépêches. Faute de papier ordinaire, il s'est imprimé, du 17 septembre au 14 novembre, sur du papier d'affiches aux couleurs variées. La publication quotidienne a fini avec l'année.

*Lundi 10.* — La Croix-Rouge a ouvert une souscription et fait quêter en ville et à la campagne du linge et des provisions. Cet hôpital auxiliaire, installé au collège avec 75 lits, a été fondé par M<sup>me</sup> Perrin. Il avait déjà son organisation permanente depuis vingt-cinq ans.

*Mardi 11.* — Des dames quêtent dans la ville pour le Comité des familles de mobilisés et le produit s'ajoute aux souscriptions.

On assiste au départ de 300 soldats qui, tambours et clairons en tête, se groupent d'abord au pied de la statue de Vauban. Ils sont harangués par M. le sous-préfet Gapais et M. le maire Tamet, et se rendent à la gare escortés d'une foule d'amis et pleins d'enthousiasme.

*Mercredi 12.* — Les journaux de Paris reviennent : c'est le *Petit Journal* et le *Petit Parisien* imprimés sur une feuille. On enlève les réclames Kub et Maggi, abondamment affichées dans toutes les rues ; dans les magasins d'épicerie, les boîtes de ces produits sont retirées des devantures.

*Jeudi 13.* — Le Conseil municipal d'Island, le premier des Conseils de la campagne, vote 100 francs pour la Croix-Rouge.

La *Revue de l'Yonne* publie une poésie : *La Déclaration de Guerre*, de Lucien Duc, qui de ses pièces patriotiques écrites au jour le jour, du 2 août au 30 novembre, formera un volume intitulé : *La Revanche*.

D'un seul coup de clairon parti de l'Allemagne,  
L'Europe est transformée en un camp retranché.  
Partout l'on mobilise et l'on entre en campagne,  
Et ce conflit sans nom, Guillaume l'a cherché.

Le poète, né dans la Drôme, président du « Félibrige de Paris », fondateur-directeur d'une revue littéraire, *La Province*, un des défenseurs de Belfort en 1870, s'est retiré à Avallon, à cause de son frère ; il est mort le 11 avril 1915.

*Samedi 15* (Assomption). — On conseille de se faire vacciner, et les médecins opèrent les jours suivants ; les personnes employées à l'hôpital doivent l'être. C'est la vaccination contre la variole.

*Lundi 31*. — L'ennemi approche de Paris. On annonce des réfugiés des pays envahis ; des dames quêtent pour eux du mobilier, des habits, de l'argent.

## SEPTEMBRE

*Mercredi 2*. — Quelques réfugiés arrivent, Belges et Français, et sont aussitôt logés. Les écoles, pensionnats, le cercle paroissial seront mis à leur disposition. La prison fournit 30 lits qui seront placés dans la clinique du docteur Billaudet, faubourg Saint-Martin. On manque quelques jours d'allumettes : les lettres ont beaucoup de retard.

On cite les premiers blessés d'Avallon : le lieute-

nant Potot, A. Moricard, à Raon-l'Étape, Pierre Virginet, dans les Vosges, Louis Bourgeois.

*Jedi 3.* — Le départ du Gouvernement pour Bordeaux provoque un exode des Parisiens. On voit passer quantité d'autos chargées de bagages, fuyant au loin, de simples voitures transportant des familles.

Le soir arrivent des blessés que des autos vont chercher à Tonnerre ; ils viennent de Troyes dont les hôpitaux sont évacués dans la crainte de l'ennemi.

*Vendredi 4.* — Les blessés continuent d'arriver. Cinq cheminots du chemin de fer du Nord échouent à Avallon, où ils trouvent un asile.

*Samedi 5.* — L'ennemi avance toujours ; des personnes fuyant Sens disent qu'on prépare une défense aux abords de la ville ; on aurait vu des uhlands à Pont-sur-Yonne (1). Plusieurs familles d'Avallon sont parties, d'autres font leurs paquets et des cachettes ; mais ce n'est pas la panique.

*Dimanche 6.* — On est très inquiet jusqu'au soir, où des nouvelles font espérer une issue heureuse, ce qui rassure. 2.000 soldats, dit-on, cantonnés à Troyes, passent sur la ligne et sont dirigés sur Autun. Blessés et infirmières de la Croix-Rouge de Troyes se réfugient à Avallon ; ils sont une quarantaine. Des soldats, une cinquantaine, de passage, logent chez l'habitant.

*Mardi 8.* — Quelques réfugiés arrivent encore, entre autres 48 employés de la ligne de l'Est ; ils sont logés à la clinique Billaudet, qu'ils baptisent : « Villa des Cheminots » ; d'autres sont à la pension Jeanne-d'Arc. Mais les réfugiés, que l'Administration avait

(1) Ce fait était inexact.

annoncés comme nombreux, sont plutôt rares. M. le préfet Letainturier vient visiter les blessés.

*Mercredi 9.* — On respire enfin après la victoire de la Marne, et la joie est grande, on est fier de notre armée. Il arrive une quarantaine de réfugiés de l'Oise, la plupart cultivateurs, sur des charrettes à fourrage ; ils ne font que passer. D'autres réfugiés viendront dans la suite, et la plupart sans réclamer de secours, habitant des maisons en location.

*Jeudi 10.* — Le caporal Lallet, de Périgueux, mort de ses blessures à la Croix-Rouge, est l'objet d'obsèques solennelles. Toutes les autorités et un très grand nombre d'habitants y assistent avec une singulière émotion. Les Sociétés militaires sont au premier rang, le sous-préfet et le maire saluent la noble victime de discours patriotiques.

Des réfugiés des environs de Paris retournent dans leurs foyers.

*Samedi 12.* — La *Revue* inscrit les premiers soldats d'Avallon morts au champ d'honneur : Jean Taillon, blessé vers Saint-Dié, hospitalisé à Lyon, et Georges Muzard, de Cousin-le-Pont. La *Revue* cite le cas de la famille d'Alexis Bonin, de Chassigny, qui fournit sept enfants à l'armée.

*Mardi 15.* — Il est passé un avion français se dirigeant sur Autun.

*Samedi 26.* — La *Revue*, après les journaux de Paris, publie un article inspiré par les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul pour recommander l'œuvre du Tricot du Soldat pour la campagne d'hiver.

## OCTOBRE

*Jeudi 1<sup>er</sup>.* — On affiche un appel du préfet aux femmes de l'Yonne pour l'œuvre du Tricot : « Hâtez-vous, femmes de l'Yonne, l'hiver est proche, et nos chers soldats attendent. »

*Samedi 3.* — La *Revue* annonce que les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ont ouvert une souscription qui a déjà recueilli 376 francs. En même temps des souscriptions sont reçues à la sous-préfecture et à la mairie, et un comité est formé.

*Samedi 10.* — Le comité propose aux Conférences de s'unir et de travailler en commun au Tricot. Il en est fait ainsi et un bureau unique est constitué, sous la présidence de M. Goussard, président du tribunal et de la Société d'Études, et de M<sup>me</sup> Gapais. Les ressources de l'œuvre comprennent les souscriptions, quêtes, allocations de la Ville et le travail gratuit de nombreuses ouvrières de toute condition.

Sur la réclamation de M. Flandin, sénateur, le département de l'Yonne quitte la zone de guerre.

*Samedi 17.* — On connaît les premiers prisonniers de guerre d'Avallon : Fernand Poivret, Joseph Perchiot, Louis Rand, Edmond Deniau.

*Mercredi 21.* — On fait un service pour l'abbé Manant, d'Auxerre, vicaire de Saint-Lazare, sergent au 4<sup>e</sup> de ligne, tué au front en septembre. Mgr Chesnelong, archevêque de Sens, assiste au service et visite la Croix-Rouge. Le lendemain, il assiste encore au service annuel que la Croix-Rouge fait célébrer pour les soldats et marins français.

## NOVEMBRE

*Dimanche 1<sup>er</sup>* (Toussaint). — Les Sociétés militaires vont en corps, au cimetière, déposer au pied de la croix, devant une grande croix d'honneur décorée de drapeaux, une couronne en souvenir d'honneur des soldats morts pour la France.

Les gardes civils sont supprimés.

*Samedi 14.* — Le Président de la République félicite le roi des Belges (Albert) à l'occasion de sa fête, et les journaux invitent les particuliers à envoyer leur carte. Déjà le 3, les dames et demoiselles de Magny avaient envoyé une adresse à la Reine, qui leur fit répondre le 28.

## DÉCEMBRE

L'œuvre du Tricot du Soldat a déjà produit des vêtements pour une valeur d'environ 12.500 francs. La distribution des objets se fait les mercredis et samedis, de 10 à 11 heures, et le comité tient séance les mercredis, à 9 heures 1/2. En outre des distributions faites aux parents pour leurs soldats et aux mobilisés à leur départ, l'œuvre envoie une partie de son dépôt à l'Intendance, puis une autre partie aux soldats d'Avallon, aux blessés de la Croix-Rouge, aux soldats de passage à la gare, aux prisonniers de guerre. Un dépôt de vêtements existe aussi au presbytère de Saint-Lazare et un autre chez une personne d'œuvres de Saint-Martin.

*Mercredi 9.* — La *Revue* annonce une œuvre nouvelle : le Noël du Soldat, qui devient une annexe du Tricot. Tout de suite arrivent les dons en nature,

dons de toutes sortes en de charmantes enveloppes accompagnées de souhaits que viennent offrir les pensions, les écoles et de nombreux particuliers, et le Noël reçoit encore 245 francs. Un premier envoi est fait, et d'autres suivront tout le mois de janvier ; des lettres de remerciements arrivent du front.

*Les 20 et 25.* — La Journée belge.

*Dimanche 27.* — On fête, comme les années précédentes, l'Arbre de Noël. Les enfants de toutes les écoles, publiques ou libres, y sont invités, et la fête a lieu à l'hôtel de ville, sous la présidence de M. le Maire et de M. l'Archiprêtre. Elle est due surtout au poète avallonnais Robert Vallery-Radot, qui dit sa poésie : *A la France*, dont voici la fin :

O France, comme hier, en ces instants si graves,  
Tes enfants vont cueillir à l'Arbre de Noël  
La grâce d'être heureux et le don d'être braves.  
Sois fière, en les voyant, de ton sang immortel.

Une quête est faite à cette réunion pour les réfugiés belges.

## CHRONIQUE DE 1915

### JANVIER

*Dimanche 3.* — Le Jour de l'An n'a pas vu les visites accoutumées et le commerce des étrennes a été presque nul.

On fait une quête dans les églises pour les pays envahis.

*Mercredi 6.* — La mairie est avisée que la ville pourrait recevoir 3.000 prisonniers ; mais rien n'est

venu. La place n'eut pas manqué aux Chaumes et à la Morlande; seuls les grands travaux pour occuper tant d'hommes eussent fait défaut.

*Mercredi 20.* — Le recueil de poésies de Lucien Duc, *La Revanche*, vient de paraître.

La *Revue* publie une première poésie : *La Plainte de Reims*, de Gabrielle Latoison-Duval, professeur à Paris, qui, depuis quelques années, prend ses vacances à Avallon :

Que vous ai-je donc fait, ô race meurtrière!  
 Pour déchirer mes flancs ?  
 Mes deux tours s'élevaient, tels deux bras en prière  
 Aux cieux étincelants.

Ce Dieu juste punit comme il aime et protège,  
 Teutons, soyez tremblants!  
 Le châtement approche, ô peuple sacrilège  
 Qui déchirez mes flancs. (Du 21 sept. 1914).

*Samedi 23.* — 72 blessés ou malades arrivent et sont placés à la Croix-Rouge, à la pension Jeanne-d'Arc et à l'hôpital.

## FÉVRIER-MARS

*Dimanche 7.* — La Journée dite « du 73 » (canon de campagne) produit à Avallon 1.220 francs; une seconde journée produit 1.982 francs.

*Jedi 18.* — La mairie fait annoncer l'arrivée probable de 4.000 réfugiés d'Alsace-Lorraine; on se prépare à les recevoir, mais on ne voit encore rien venir.

*Les 21 et 28.* — Des groupes de blessés et malades, tous, comme d'ordinaire, peu sérieusement atteints, viennent remplir les hôpitaux,

*Fin février, mars, avril.* — L'éclairage est supprimé aux Cousins et diminué dans la ville à cause des usines, à la suite de l'apparition des taubes sur Paris. Des piquets de pompiers, aux brassards rouges, font la ronde dans la nuit.

*Le 2 et le 19.* — Deux groupes peu nombreux de réfugiés, venant surtout de l'Aisne, ne font que passer ; ils sont envoyés dans la campagne. Le 14, il arrive encore 14 blessés.

## MAI

*Les 12 et 16.* — Les hôpitaux reçoivent 130 blessés, ce qui porterait le chiffre total à 300 actuellement.

*Le 25.* — On fait la réquisition des blés.

Première installation au monastère de la Pierre-qui-Vire d'un hôpital-annexe pour des convalescents.

*Les 23 et 24* (fêtes de la Pentecôte). — Journée française du Secours national, qui produit 1.119 francs à Avallon, et 7.366 francs dans l'arrondissement.

*Le 25.* — Mort du zouave Andrieu, à la Croix-Rouge ; les obsèques solennelles ont lieu le lendemain au milieu d'un cortège imposant. Le sous-préfet et le maire adressent un adieu à la glorieuse victime.

## JUIN

*Dimanche 6.* — Soirée patriotique à l'hôtel de ville, donnée par des jeunes gens, des artistes et des soldats d'Avallon, au profit des blessés, à qui reviennent 300 francs de recette.

*Mardi 8.* — Mgr l'Archevêque, venant pour la confirmation, visite une seconde fois les hôpitaux.

*Dimanche 13.* — La *Revue* annonce l'apparition d'un ouvrage d'Etienne Flandin, sénateur, ancien député de l'Avallonnais : *L'Allemagne en 1914*.

*Jeudi 24.* — Deux Autrichiens mariés à des Avallonnaises doivent quitter la ville et sont internés près d'Angers. Au début de la guerre, deux jeunes filles de l'Autriche ont été rapatriées.

## JUILLET

*Vendredi 2.* — On voit le premier soldat d'Avallon se montrer avec la croix de guerre accordée pour une citation : Lucien Bourdillat, de la classe 1914, aspirant officier aux chasseurs à pied (combat de l'Yser).

*Dimanche 4.* — La médaille militaire est remise, sans cérémonie publique, à Maurice Gallet, sapeur au 6<sup>e</sup> génie, hospitalisé à l'hôpital-annexe n° 53 de la pension Jeanne-d'Arc.

Le théâtre joue une pièce d'actualité : *Les Oberlé*, scènes d'Alsace, au profit des œuvres de l'armée. Le public a montré très peu d'empressement. Une autre pièce : *La Flambée*, avait été donnée devant des banquettes vides.

*Jeudi 8.* — Obsèques solennelles d'Albert Lacasse, d'Avallon, premier soldat rendu à sa ville natale. Cortège imposant, paroles d'adieu des autorités.

*Mercredi 14.* — Fête nationale, « sans réjouissances », selon l'avis du maire. Le soir, à l'hôtel de ville, conférence de M. Thiry, un Lorrain, professeur d'allemand au collège, en présence du sous-préfet,

du maire, président, de nombreux soldats et d'une assistance de quelques civils et de dames. Le sujet, tout d'actualité, est : « L'hégémonie sentimentale de l'Allemagne ».

Les permissionnaires commencent à arriver pour huit jours. Des hommes de 30 à 40 ans, de profession tranquille, de caractère placide, se montrent tout transformés. Ils font du bien à entendre ; on dirait des professionnels de l'armée, tant ils paraissent entraînés.

*Jeudi 22.* — Séance extraordinaire de la Société d'Études. Elle se réunit sur l'invitation, par circulaire du 3 mai, du ministre de l'Instruction publique, qui demande aux Sociétés savantes de lui fournir des documents de la tradition orale pendant la présente guerre. La Société a répondu par le rapport qu'on a sous les yeux.

*Vendredi 23.* — Le premier prisonnier de guerre rendu à la France par échange revient dans sa famille : Adolphe Madelénat, soldat du service sanitaire, s'est bien porté grâce aux envois de provisions qu'il recevait de sa famille exactement.

*Dimanche 26.* — La Journée des Orphelins de la guerre.

Toutes les scènes marquantes ont été prises en photographie par un membre de la Société d'Études, M. Duvergier, photographe : les départs, l'arrêt à la statue de Vauban, la réquisition des chevaux, les obsèques des soldats, la visite au cimetière à la Tous-saint, des groupes dans les hôpitaux, etc.

On voit très peu de touristes ; cependant, comme d'ordinaire, des dames devant leur chevalet, dessi-

nent le coin moyen-âge du parvis de Saint-Lazare ; on les considère plus curieusement que de coutume.

Le renchérissement se fait sentir, surtout sur le bois de chauffage dont la coupe n'a pas été faite, ce qui préoccupe les boulangers. La corde a passé de 36 à 50 francs, le charbon de 5 à 10 francs. Une équipe de 40 soldats-bûcherons vient d'arriver.

### Paroles et Lettres des Avallonnais

*Leçon donnée à un officier allemand.* — Le 16 septembre, en gare de Nuits-sous-Ravières, passe un convoi de prisonniers. Ils ont soif et demandent à boire. Une dame d'Avallon passe un gobelet aux soldats qui se rafraichissent. Un officier demande aussi à boire et la dame lui tend le gobelet qui a servi à ses hommes, mais le chef allemand le jette avec dédain sur la banquette. La dame le ramasse en disant à l'officier : « En France, les officiers ne craignent pas de boire dans le même verre que leurs soldats. »

*Août, victoire de la Marne.* — « Nous battions lentement en retraite et nous avons atteint le camp de Mailly... Le soir, le général nous fit la proclamation suivante : « Enfants, c'est fini de reculer. Il ne faut pas céder un pouce de terrain. Demain, il faut vaincre. » Mon vieux, cela me plaisait, ça va barder ! Le matin, réveil en fanfare. Les gros obusiers boches nous crachaient à la figure. En selle. L'artillerie, l'infanterie s'amènent ; ça pète, ça roule, c'est épatant ! Nous sommes 800 bons tireurs derrière un talus de chemin de fer. En vain, les Boches essaient d'avancer ; nos 75, les fantassins, les mitrailleuses, tout ça roule

en tonnerre. Puis c'est l'ordre en avant et à cheval ; nous montons en vitesse, nous sommes 5.000 cavaliers, une division d'infanterie, trois groupes de 75. Il faut vaincre. Devant nous, la Garde impériale. Soudain on va charger, on serre les dents et les genoux s'incrument dans la selle. Chargez ! un galop fou, la terre qui tremble, et puis c'est la fuite en déroute des Boches. Nous faisons 6 kilomètres au galop sans rencontrer l'insaisissable cavalerie boche. Il faut arrêter la charge, c'est dommage ; ils font sauter les ponts, c'est ce qui les sauve. »

*Un lieutenant à son père* (30 septembre). — « Depuis la Belgique, j'ai assisté à presque tous les combats et suis l'un des rares officiers encore vivants du régiment. Je ne crains plus la mort, je fais mon devoir bravement, comme doit le faire tout officier français. J'ai en ce moment le commandement de ma compagnie et la conduirai au feu avec la même ardeur que lorsque j'y entraînai ma section. »

*Un officier juge ses hommes* (décembre). — « Je suis enthousiasmé par la conduite de nos hommes, véritables héros anonymes dont les moindres faits sont dignes de l'histoire. La situation est terrible et les efforts de chacun magnifiques, l'esprit de sacrifice est ancré chez tous. »

*En reconnaissance* (14 décembre). — « Nous partons en peloton, soit 25 hommes, à 2 heures du matin. Comme but, reconnaître la route de B. F. en Belgique. Pour commencer, ça va bien, accueil charmant, rien de suspect. Tout à coup sort des maisons une terrible fusillade ; nous nous arrêtons indécis, nous restons un moment sous le feu sans broncher. L'officier m'appelle (j'ai un bon cheval) : « A toute

allure, portez ce pli au général et soyez prudent. »  
 A peine ai-je fait demi-tour, qu'à ma droite une terrible fusillade éclate, quatre chevaux tombent, le sous-officier est tué, un brigadier blessé. Pendant 500 mètres, ça pleuvait autour de moi, c'est miracle ! Ça volait sur la route, mon cheval n'en pouvait plus, tant pis ! mes éperons étaient rouges de sang. J'arrive, et, cher ami, tu vas rire, quand je vais te dire que c'est mon colonel lui-même qui tenait la bride de mon cheval, quel honneur ! La pauvre bête en est crevée le soir même ; j'avais couvert 120 kilomètres, c'est incroyable ! »

*Un soldat à une enfant, remerciement* (2 janvier). — Une enfant de trois ans avait envoyé un colis d'étrennes « aux petits soldats que j'aime bien ». Le colis, venant d'Avallon, arriva juste aux mains d'un Avallonnais qui remercie :

« Chère petite fille, c'est avec joie que j'ai reçu pour mon Noël votre chocolat qui m'a fait plaisir, surtout que c'est d'une petite fille d'Avallon. Moi aussi, je suis d'Avallon, j'habite Cousin-le-Pont. Je vous remercie mille fois du plaisir que vous nous avez fait à tous, petits soldats de France qui souffrons ; mais le cœur est en joie, la victoire est proche pour notre France, et nous sommes heureux que vous tous, petits enfants, vous n'avez pas à souffrir plus tard comme nous ; cela nous reconsole tous, parce que nous sommes de pauvres pères de famille. Moi, pour le premier, j'ai un petit garçon que je ne connais pas ; mais j'espère que Dieu me le fera connaître d'ici peu, et que j'apporterai la victoire pour vous tous, chers petits enfants. Vous pouvez dormir tous en paix ; nous vous défendrons tous contre ces

maudits barbares qui voudraient avoir notre chère France. »

*Lettre sur une séparation* (4 février), d'un sous-lieutenant de réserve de cavalerie, blessé à Ypres :

« Le moment pénible a été pour moi celui de la séparation d'avec les hommes de mon peloton. Si vous aviez vu tous ces hommes, tous plus âgés que moi, venir me tendre la main avec des larmes dans les yeux, vous auriez été profondément ému ; pas un qui n'ait dit une parole aimable ou de regret. Oui, le moment a été dur pour moi, mais leur geste a été la plus belle récompense que l'on puisse jamais me décerner.

« Comme je vous le disais, ces gens-là sont merveilleux, et quand ils sont dans le milieu qui leur convient, on peut tout en attendre. En campagne, ils donnent tout ce qu'on demande d'eux, non par espoir de récompense, ni par esprit de servile obéissance, mais vraiment parce qu'ils sentent aussi vivement que leurs chefs. Mon cher ami, quand un peuple a de tels soldats, il faut qu'il remporte la victoire. Nous avons sur nos adversaires la supériorité morale, elle vaut mieux encore que des canons. »

*Le baptême du feu* (6 février). — « Nous partons... 40 kilomètres en chantant à travers les blés. Soudain le bois s'illumine, des camarades tombent, des chevaux s'emballent, notre but est atteint, et nous faisons demi-tour. Pendant ce temps, nos 75 ont pris position, on entend le tonnerre, on voit les obus éclater et le vacarme augmente ; on frémit, c'est la première fois. Le bois est saccagé, le feu dévore, les Boches reculent. Désigné comme éclaireur, je pars avec un brigadier, et, arrivé à la crête d'une colline,

je me couche dans les blés, et soudain j'aperçois un cavalier à 200 mètres; j'épaulé, pan! le cheval s'en va tout seul. Je me relève tout fier, je suis vite recouché, car la colline crache des éclairs. Dam! le cœur me battait fort au commencement, mais on s'y fait. »

*Appel à la population civile* (27 février). — On lit dans une lettre d'un négociant d'Avallon : « Oui, dans cette implacable guerre, il faut à tous du courage et de la ténacité; il en faut non seulement aux troupes combattantes ou auxiliaires, mais aussi à la population civile, car c'est sur elle que nous comptons pour faire vivre et notre patrie et les êtres chers que nous avons laissés au foyer. Nous tous, soldats, nous sentons bien que dernière nous un peuple entier nous aide, nous gâte un peu même : hommes énergiques qui organisent la vie civile, femmes au cœur admirable, chers enfants qui tiennent à donner de leurs petites mains. Tout cela nous reconforte lorsque nous nous trouvons en face d'ennemis aussi durs au combat que traitres à l'honneur et lâches envers les faibles.

« Qu'importent le froid, les souffrances morales et physiques ! Nous avons la foi. Cette guerre dut-elle durer longtemps, nous tiendrons bon, j'en suis sûr. Nous avons vraiment déjà trop donné d'existences pour ne pas logiquement avoir là victoire. »

*Lettre de reconnaissance* (28 février). — Un soldat du Midi, guéri de la fièvre typhoïde, écrit à la Croix-Rouge : « Avant de quitter ce cher pays, ce m'est un devoir de remercier, par lettre, bienfaiteurs et bienfaitrices qui, dans un même élan de patriotisme, ont su s'unir dans une noble et même pensée pour soutenir une grande et belle cause : celle de la Patrie, celle de la France.

« A vous tous, Avallonnais, merci ! Merci de votre dévouement et de l'esprit de sacrifice que vous avez montré en vous dépensant sans compter, comme vous l'avez fait, pour le soulagement et le confort des soldats français. »

*Souhails de départ au front* (11 mars). — « J'ai beau demander à repartir, il n'y a pas moyen... J'espère bien trancher quelques têtes de Boches. Avec mon ami, c'était notre rêve : la revanche ! Nous en parlions souvent. Quel bonheur, si on se retrouvait là-bas ; je crois qu'on irait de bon cœur ! Les Boches n'auraient qu'à se bien tenir... Ça durera encore un moment, et j'espère avant peu qu'on entendra le grondement du canon. C'est une belle musique, surtout quand ça sent la victoire, et nous l'aurons. »

*Le patriotisme d'une veuve d'officier* (19 juin). — « Moi, j'ai tout donné à la France ; il faut l'exemple de mon vaillant héros pour me faire accepter le sacrifice atroce. Je veux que le sien et le mien ne fassent qu'un et nous valent la même récompense dans la réunion. J'attends la victoire plus que jamais comme prix héroïque de tant de sang et de larmes... Je suis moralement la plus fière des veuves, car je sais toute la valeur de celui qui a donné son sang à la France... Ce qui me touche aux larmes, c'est le dévouement obscur des soldats qui lui étaient attachés et ont été tués sur son corps. Ils avaient voulu le ramener dans les lignes françaises ; ils ont payé de leur vie ce sublime dévouement. Que ne puis-je savoir leurs noms ! Mais, même inconnus, je vénérerai leur mémoire. Unissons-nous en priant pour eux. »

*Les conditions de la paix* (7 juillet). — « J'entends bien les impatients se plaindre que nous ne les re-

poussons pas du territoire. Et après, qu'est-ce que cela prouve? Ils crèveront tous en France, voilà tout!... Ce qu'il y a d'ennuyeux, c'est que les bons Français ont en France des ennemis : je parle des semeurs de panique..., ennemis inconscients, c'est vrai, mais que les Boches adorent à genoux... Les Allemands se sont vantés qu'ils lasseraient notre patience ; cela les étonne bien, notre ténacité ; mais comme ils sont essouffés, ils en ont plein le dos, je vous l'assure, et voudraient bien qu'on leur parle de paix ; qui donc, en France, se permet de lancer cette fumisterie? Cela seul nous regarde, les soldats ; c'est notre affaire, et nous passerons et l'hiver et encore le printemps, s'il le faut, et nous voulons continuer à les grignoter ; nous voulons les voir tous crever à nos pieds ; ce sera long, dur, sûr.

« Et il me reste à vous dire que votre place, à vous aînés, est bien où vous êtes, à condition que vous combattiez les idées mauvaises qui s'infiltrèrent autour de vous ; que, sans relâche, vous organisiez l'existence matérielle ; que vous assistiez les moins favorisés ; que vous gardiez votre affection et le souvenir de ceux qui meurent pour le droit, la justice et l'humanité. »

Dans sa séance, la Société d'Études a émis plusieurs vœux qu'il appartient aux municipalités de réaliser : que sur le tableau d'honneur des soldats morts pour la France, le nom soit accompagné de la photographie ; qu'il soit fait, dans les villes et villages, une notice imprimée relatant la situation de tous les mobilisés durant la guerre.

*Note.* — Beaucoup d'autres lettres mériteraient d'être connues ; il a fallu se borner à quelques-unes et ne donner que des extraits.

La chronique de la première année de la guerre de 1914-1915 se terminera par un souvenir de la guerre de 1792, où se retrouvent des circonstances semblables : la coalition, la Patrie en danger, les actions héroïques. Le document, qui est une trouvaille, offert à la Société, tient sur une feuille ornée d'une vignette et s'intitule : *Chanson civique*, sur l'air bien connu de *Cadet Roussel* : A. P.

Un père avait dix-sept enfans, (*bis*)  
 Braves, dispos et bien portants. (*bis*)  
 V'là qu'un matin tout l'mond' s'écrie :  
 L'ennemi menace la Patrie,

L'y a des momens où l'on ne peut avoir trop d'enfans. (*bis*)

V'là qu'un beau jour les huit premiers (*bis*)  
 De laboureurs se font guerriers ; (*bis*)  
 Au combat rien n' les épouvante ;  
 Mais pendant l' péril augmente.

L'y a des momens où l'on ne peut avoir trop d'enfans. (*bis*)

Les huit aut' frèr' prennent l' mousquet, (*bis*)  
 Tous d'un' voix disent à Cadet : (*bis*)  
 Restes près du meilleur des pères,  
 Nous allons rejoindre nos huit frères.

L'y a des momens où l'on ne peut avoir trop d'enfans. (*bis*)

L' pèr' qui s' voit seul avec Cadet, (*bis*)  
 Lui dit : « Mon fils, fais ton paquet ; (*bis*)  
 Viens là-bas faire le dix-septième ;  
 Moi je ferai le dix-huitième. »

L'y a des momens où l' papa vaut les enfans. (*bis*)

C'te chanson qu'est un' vérité, (*bis*)  
 Nous offre un' grand' moralité. (*bis*)  
 C'est not' mère, c'est not' Patrie ;  
 Et qu' pour sauver c'te mère chérie,

L'y a des momens où faut qu' les pèr' suivent les enfans. (*bis*)